

Voyageur d'un autre temps

Stephan Zweig et Vienne, Texte de Catherine Sauvat, photographies de Hélène Moulonguet, Éditions du Chêne, 166 p.

Correspondance 1897-1919 de Stefan Zweig. Traduit de l'allemand par Isabelle Kalinowski, Grasset, 380 p.

Voyages de Stefan Zweig. Traduit de l'allemand par Hélène Denis-Jeanroy, Belfond, 152 p.

Stéphan Gibeault

Number 184, May–June 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17156ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gibeault, S. (2002). *Voyageur d'un autre temps / Stephan Zweig et Vienne*, Texte de Catherine Sauvat, photographies de Hélène Moulonguet, Éditions du Chêne, 166 p. / *Correspondance 1897-1919* de Stefan Zweig. Traduit de l'allemand par Isabelle Kalinowski, Grasset, 380 p. / *Voyages* de Stefan Zweig. Traduit de l'allemand par Hélène Denis-Jeanroy, Belfond, 152 p. *Spirale*, (184), 58–59.

VOYAGEUR D'UN AUTRE TEMPS

STEFAN ZWEIG ET VIENNE

Texte de Catherine Sauvat, photographies de Hélène Moulouguet, Éditions du Chêne, 166 p.

CORRESPONDANCE 1897-1919 de Stefan Zweig

Traduit de l'allemand par Isabelle Kalinowski, Grasset, 380 p.

VOYAGES de Stefan Zweig

Traduit de l'allemand par Hélène Denis-Jeanroy, Belfond, 152 p.

il flotte autour du mot voyage un léger arôme d'aventure et de danger, un souffle de hasard capricieux et de captivante précarité.

[...] C'est là l'unique moyen de découvrir non seulement le monde extérieur, mais aussi notre univers intérieur.

Zweig, *Voyages*

TOUT COMMENCE AVEC ce lieu paisible : Vienne... Vienne, lieu de l'invitation à la modernité, aux désirs corporels voilés, aux valseaux aux douces sonorités. La Vienne des théâtres, des bals, des foires, des promenades au Prater qui mènent à tous les cafés. C'était la Vienne de 1900, celle de Stefan Zweig (1881-1942) alors qu'il avait dix-neuf ans, et qui marquait la fin de la « Jeune Vienne » (formée entre autres de A. Schnitzler, H. Bahr, P. Altenberg, H. Hofmannsthal et R. Beer-Hoffman) emplissant les cafés et discutant art, lettres, culture et philosophie. À ces derniers s'ajoutent de dignes représentants tels Rilke, J. Roth, Klimt, Hesse, J. Strauss, Freud, Malher et Zweig.

Dans cet univers foisonnant, Zweig terminera sa thèse de doctorat portant sur *La philosophie d'Hippolyte Taine* et voyagera de Paris à l'Inde, en passant par Londres, la Belgique, l'Espagne, les États-Unis et le Canada, avant de terminer son parcours à Pétropolis au Brésil.

Promenades, valse, et cafés

Le très chic *Stefan Zweig et Vienne*, commenté par Catherine Sauvat et illustré par Hélène Moulouguet, nous révèle et nous expose brillamment, outre les faits saillants de la vie d'un homme, l'esprit d'un temps. En effet, ce livre à la photographie superbe (plus d'une centaine de photos) sait nous transporter dans la Vienne d'une autre époque, d'un temps plus paisible, et peut-être plus civilisé à certains égards, comme Zweig le relate dans *Le Monde d'hier* : « on vivait bien, on menait une vie facile et insouciant dans cette vieille ville de Vienne. »

Sous une apparence fastueuse, *Stefan Zweig et Vienne* sait tout aussi bien rendre justice à l'œuvre du célèbre écrivain qu'à la Vienne qu'il a habitée. À l'instar des récits de Zweig, portant toujours sur l'univers intérieur perturbé et

dense de ses personnages, la photographie d'Hélène Moulouguet réussit à capter un microcosme de la société viennoise. Ainsi, les traits cachés de cette époque transparaissent : sous les dehors grandiloquents des façades d'opéras ou de leurs escaliers intérieurs en marbre blanc, le temps souvent gris, pluvieux et froid des parcs ou des grandes places vides donne à la ville un caractère ambigu, voire même étrangement inquiétant. Tel Zweig jouant ardemment avec des contrastes de lumières et d'ombres dans son œuvre, le parallèle chaud/froid est frappant entre les intérieurs et les extérieurs des photos de Moulouguet.

Illustré abondamment par des photos d'écrivains, d'artistes ou d'hommes politiques de l'époque, *Stefan Zweig et Vienne* offre un admirable tour d'horizon de la vie de l'écrivain et de son environnement sans pour autant s'égarer. Or, justement, le texte de Catherine Sauvat a le mérite de ne pas se cantonner dans une présentation bio-chronologique de l'écrivain viennois. Elle a su incorporer une analyse des œuvres de Zweig à certaines parties du livre en faisant la lumière sur l'influence qu'a pu avoir la Vienne du début du xx^e siècle sur cette œuvre en plus d'y montrer les analogies entre différents écrits.

À juste titre, Catherine Sauvat relève qu'à l'image de la technique littéraire du récit enchâssé qu'il utilise fréquemment — souvent une personne racontant à une autre ce qui lui est arrivé —, Zweig semble toujours désirer un effet de distance, distance sécuritaire lui permettant sans doute l'avènement de la confession. Influencé par Freud, Zweig tentera par la confession (celle-ci se fera toujours au crépuscule alors que la noirceur tombe et que la révélation jette une nouvelle clarté) d'atteindre l'inconscient. Pensons, entre autres, aux personnages d'*Amok* ou de *Vingt-quatre heures dans la vie d'une femme*.

De plus, outre ses romans et ses nouvelles, les nombreux échanges épistolaires de l'écrivain viennois laissent tantôt place à certaines pensées ensevelies qui resurgissent, qui semblent moins révélatrices sous le couvert d'un échange épistolaire qu'à la une des journaux. Pourtant... Zweig n'échappe pas au caractère de son époque qui, comme le rapporte précisément Catherine

Sauvat, « porte d'un côté vers l'évanescence et l'ambiguïté, et de l'autre vers une exaltation du soi. Le jeu tourne autour de la quête de l'identité et, au-delà encore, autour des émotions ».

Et si la Vienne du début du xx^e siècle se reflète dans l'œuvre de Zweig par un attachement perpétuel au secret, à l'ambiguïté et à la fuite par le voyage, il en est de même dans ses amours... Zweig ne semble pas pouvoir rester en place. Après de multiples aventures avec des danseuses, des chanteuses, des serveuses, des demoiselles de magasins et des femmes mariées désœuvrées..., il y a Friderike. Elle a des opinions modernes, elle écrit, elle publie. Zweig semble médusé et il l'épouse. Malgré tout, en 1916, à Kalksburg, par besoin d'évasion, de liberté?, ils ont tous deux une petite maison séparée par des arbres où Rilke et Hofmannsthal les visitent. Après un mariage plutôt libre avec Friderike von Winternitz (1920-1937), Zweig et Lotte Altmann se marieront à Londres en 1939 avant de « fuir » une dernière fois pour s'établir au Brésil. « *Pas d'échappatoire possible* », lui aurait certainement dit Nietzsche.

Le libre penseur

Tiré de l'édition critique de la correspondance de Zweig éditée en Allemagne depuis 1995, le choix de lettres présentées dans *Correspondance 1897-1919* nous dévoile un homme du loisir, un amateur d'anecdotes historiques ainsi qu'un insatiable collectionneur de manuscrits (il a commencé à l'âge de douze ans!). Par ses nombreux voyages, Zweig cherche à cultiver son « sentiment cosmopolite », voire même à « construire une pensée internationaliste » avec Romain Rolland et ses amis en 1917, en Suisse. « Hors de son temps », ou cherchant du moins à lui échapper il faut bien le dire, Zweig apparaît tout de même comme un cliché de l'homme viennois : cosmopolite, raffiné et intelligent. Correspondant avec moult figures célèbres (dont Freud, Hesse, Rilke, Rolland, Schnitzler et Verhaeren), il se laisse parfois aller à beaucoup d'enthousiasme, par exemple à l'endroit de Verhaeren qu'il vénère. Par ce surcroît d'enthousiasme, une vérité nouvelle semble être transmise comme si, par cet autre genre littéraire (après avoir pratiqué la

poésie, la nouvelle, le roman, le théâtre, l'essai, la biographie, le journal et les récits de voyage), la correspondance offrait une nouvelle perspective sur son univers, une autre façon de comprendre pourquoi « *cette pulsion qui [le] porte à voyager en toute liberté et sans aucune entrave, à [se] sentir partout chez [lui] aussi bien que dans [sa] ville natale, est plus forte que [son] ambition littéraire* ».

En résumé, le voyage, au sens premier du terme, demeure de tout temps une condition *sine qua non* du monde imaginaire, du « voyage » littéraire, qu'il pourra offrir. D'ailleurs, dans une lettre à un ami, ne tarit-il pas de ressentiments pour sa ville natale alors qu'il n'a que vingt-quatre ans? : « *Vienne et tous ces soucis [...] Vienne où je déteste les gens de mon milieu, où je passe pour prétentieux parce que je n'ai pas de métier, où mon travail est assimilé à un vain amusement, [...] Vienne, où je ne suis pas chez moi, où je n'ai pas de liberté.* »

Deux ans plus tard, avec plus de maturité, il expliquera dans une lettre adressée à Ellen Key (écrivaine suédoise) avoir compris qu'« *en un sens, il s'agit d'accélérer l'écoulement des multiples choses que nous sommes capables de vivre* ». Étouffant à Vienne, il décide d'explorer, par le voyage, toutes les possibilités qui s'ouvrent à lui.

« Les années d'errance sans patrie »

En complément du *Stefan Zweig et Vienne* et de *Correspondance 1897-1919*, les récits de *Voyages* de Zweig nous transportent dans l'univers du grand voyageur. Au gré de ses voyages — il s'agit de dix-sept récits inédits en français, publiés pour la plupart dans des journaux ou des revues entre 1902 et 1939 —, Zweig se fait observateur, puisque, pour lui, « *seule l'observation permet à une pensée de devenir une véritable expérience vécue* ».

Tel Jacques Cartier dans ses *Voyages au Canada*, Zweig contemple et s'émerveille devant ses découvertes. Voyageur bourgeois et privilégié, dans « *La saison à Ostende* » (1902), Zweig dépeint cette ville d'été pour gens riches comme un endroit où la faune urbaine se détend à un rythme plus lent tout en ayant accès à une reproduction de Vienne, c'est-à-dire à des divertissements tels le bal, le casino, les courses de chiens, de yacht, de chevaux, etc.

Puis, Zweig jettera ensuite la lumière entre « *Voyageurs, ou voyagés?* » (1926) en expliquant qu'une « *organisation [...] a déjà tout pensé à l'avance [...], tout préparé [...]. C'est bon marché, pratique, et avant tout facile — à coup sûr la formule de l'avenir. On ne voyage plus, on sera voyagé* ». Un peu comme s'il faisait ces constatations après avoir relaté les « *Images d'Amériques* » (texte posthume publié en partie en 1984), voyage au cours duquel il sera alors en mesure de voir la « *déméure* » des hôtels américains avec une capacité de deux mille à trois mille chambres : « *M. Eiffel [sic] le calcule devant moi, il faudrait huit ans si on voulait dormir une*



Nature morte de Josée Dubeau, 2000

DR

nuît dans chacune »! Malgré cette exubérance américaine, Zweig ne cache pas son émerveillement face à tous les services offerts à l'hôtel comme dans les trains.

Somme toute, malgré les beaux moments d'errances passés en Italie, en Inde, en Suisse, en France, à Londres ou aux États-Unis, c'est lors de sa visite à Québec, « *Chez les Français du Canada* » (1911), qu'il se souvient avec nostalgie de la quiétude et du côté chaleureux de Vienne : « *Pour la première fois depuis des semaines, j'ai de nouveau entendu ici de vrais rires, francs et naturels : pour la première fois, j'ai ressenti à nouveau dans des ruelles étroites quelque chose qui s'apparentait au bien-être.* » Mais, faut-il le rappeler?, de la nostalgie à la mélancolie, il n'y a qu'un pas : surtout pour un Viennois...

Le doux sentier de la mélancolie

Tout comme « *les Viennois [qui] entretiennent avec leurs défunts une véritable communion [et] vénèrent les cimetières et leurs tombes* » (*Stefan*

Zweig et Vienne), la présence dominante de la mort dans l'œuvre de Zweig reflète secrètement ses pensées, expliquant peut-être à quel point le suicide, fuite ultime, devient une tentation.

Finalement, malgré l'éloignement, la distance qui sépare Pétrópolis de Vienne, Zweig termine sa vie comme plusieurs Viennois et nombre de ses propres personnages (voir *Amok*, *Pitié dangereuse*, *Lettre d'une inconnue*) : en se suicidant en compagnie de Lotte une semaine après la chute de Singapour en février 1942, symbole d'une guerre devenant internationale. Dans ce dernier geste, Zweig sent probablement le « *doux sentier de la mélancolie* » du Prater le rattraper... Quatre mille personnes suivront son cortège funèbre lors d'une journée de deuil national.

Ainsi, pour ce voyageur d'un autre temps, celui de l'Âge d'or européen, tout se termine avec son « *monde d'hier* », celui d'avant la guerre, qui rappelle ce lieu paisible : Vienne...

STÉPHAN GIBEAULT